

L'artiste plasticienne Lussine GHUKASYAN était présentée lors de la dernière exposition d' HAYP Pop Up Gallery, 12|12|12 , en décembre dernier, à Yerevan. Elle a aussi contribué à « Lips of Pride » en 2016 et « Downshift » en 2017 initiés par cette même galerie.

**Laure RAFFY :** Vous avez durant 5 ans étudié le design à l'Académie des Beaux Arts d'État d'Erevan. Que vous a apporté cette formation, en quoi a-t-elle influencé votre démarche et vos choix artistiques?

**Lussine GHUKASYAN :** Initialement, j'ai déposé ma candidature pour apprendre la gravure. En Arménie, la situation des artistes est assez compliquée. Ce n'est pas évident d'emprunter des chemins différents, des schémas traditionnels : exercer une profession qui permette de bien gagner sa vie.

J'ai décidé d'intégrer la fac de design en pensant trouver du travail par la suite. Finalement, j'ai choisi de suivre une autre formation, spécialisée en peinture. Même si le medium me plaisait beaucoup, je ne me reconnaissais pas dans les méthodes d'enseignement, la pédagogie de la formation. Le cadre était assez rigide. Donc, je prenais mon matériel, je montais au dernier étage, seule, sur la terrasse et je peignais des journées entières avant de redescendre pour présenter mes travaux. J'ai une anecdote amusante : j'avais l'habitude de laisser du blanc sur mes tableaux, de l'espace. Un jour, un professeur est venu me voir et m'a

signalé que j'avais oublié des parties, que l'ensemble de la toile n'étais pas recouvert. Au fur et à mesure je me suis éloignée de cet enseignement de peinture réaliste car il ne me convenait pas vraiment. J'éprouvais un manque, j'avais l'impression de ne pas pouvoir concrétiser mes idées, mes envies. Je me suis ensuite concentrée sur le dessin, qui m'offrait davantage de liberté. Je me sentais plus libre d'utiliser le blanc et le noir, dont je me sens proche.

**LR :** Vos œuvres sont assez abstraites, vous utilisez des lignes, des traits. On ne devine pas de suite ce(ux) qui se cache(nt) dans ces toiles, c'est peut être en cela que l'on peut trouver vos pièces angoissantes, anxiogènes.

**LG :** Je pense que la « beauté » relève du premier regard, du coup d'oeil. Ce que l'on découvre ensuite m'intéresse davantage. Je souhaite que mon travail échappe à ce que j'appelle « premier regard », qu'il se concentre sur le second. Mes toiles dévoilent ce qui émane de la forme : le bruit, le vide, l'agitation... Il m'arrive tout de même d'intégrer des couleurs à mes toiles. On trouve notamment du bleu dans mes travaux exposés lors de 12|12|12. L'œuvre s'appelle même *In the Blue*.



D'ailleurs, il est pour moi difficile de nommer mes travaux. Les titres n'ont pas d'importance dans ma démarche. Le bleu est une couleur importante pour moi. Il s'agit de la couleur de la nuit, des pensées, de l'eau qui s'écoule sans arrêt.

**LR :** Pourriez-vous nous parler du contexte dans lequel cette œuvre a été produite ?

Deux des tableaux présentés dans l'installation ont été réalisés lorsque je vivais à Marseille. J'ai peins la troisième toile à mon retour à Erevan. Ces peintures sont la transcription d'une large palette d'émotions, de rencontres, d'événements importants... On peut y lire l'agitation, le mouvement, la chute, le trouble.

Le sang coulant à toute vitesse dans les veines et le corps au repos, voici ce que j'ai cherché à exprimer.

**LR : En quoi consiste la vidéo et qu'apporte-t-elle au travail?**

**LG :** Ma vidéo dévoile des détails de la vie : les pas des passants dans la rue, leurs pieds, le clignement des yeux d'une femme, tout cela ralenti. On ne prête pas toujours attention aux gestes de la vie quotidienne.

J'ai souhaité jouer avec le contraste peinture / vidéo dans cette installation. La vidéo est par essence, une image en mouvement. En cela elle contraste avec la peinture, image fixe et immobile. J'ai décidé de ralentir les images de la vidéo et de les projeter sur mes peintures, agitées, sombres, afin d'y apporter du calme, de la lenteur. La seconde partie de ma vidéo, écran blanc, sans image, apporte de la lumière à ma peinture. Seul moment où l'on peut distinguer les toiles précisément.

**LR : Vos travaux sont-ils rythmés par des protocoles, d'esquisse, de croquis, par exemple?**

Ma pratique est spontanée. Je peins directement mes toiles. Je ne réalise pas d'esquisse préliminaire. J'aime être seule lorsque je peins, j'aime travailler sans le regard de l'autre. Lorsque je réalise des pièces de street art par exemple, je n'en parle généralement à personne.

Elles sont découvertes plus tard, au travers de photos, de traces.. Je ne m'intéresse plus vraiment au livepainting, je préfère produire et dévoiler par la suite. Par exemple, lors des ouvertures d'exposition auxquelles je participe, je m'échappe lorsque les visiteurs arrivent. Je les laisse découvrir le travail dans l'espace. Ce n'est pas moi directement que je dévoile mais mon travail. J'aime disparaître et m'effacer au travers de celui-ci. Ces derniers temps, je travaille beaucoup dehors, dans la rue, davantage qu'en atelier.

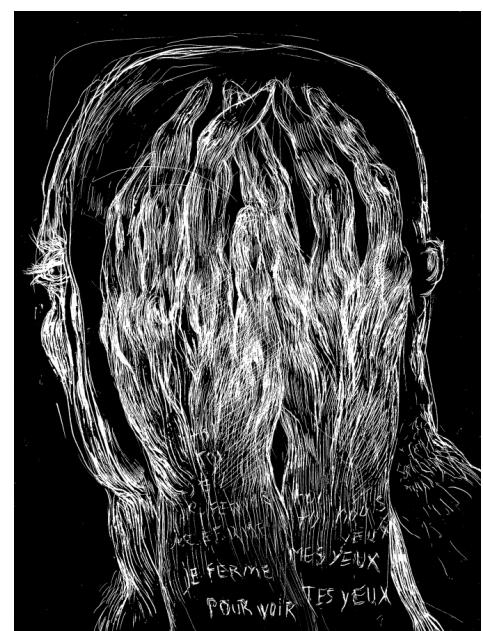
J'essaie vraiment de choisir des endroits précis qui respectent le paysage pour réaliser mes œuvres.

**LR : On peut remarquer que le langage, les mots sont aussi très présents dans votre démarche.**

**LG :** En effet, je ne dessine pas toujours. J'aime aussi écrire... Lorsque je réalise des muraux, j'utilise des pinceaux ou le marqueur en général. J'aime utiliser le pinceau sur le mur. Ça me permet de sentir la matière, l'espace, le mouvement. Le feutre ne me permet pas vraiment de distinguer les textures.

Je me souviens d'un projet réalisé en Grèce. J'étais partie marcher un moment. J'avais avec moi du matériel, des pinceaux, de l'huile. Assise devant un immense mur, je réfléchissais à la notion d'image. Je me demandais si elle était vraiment plus utile que les mots et le langage. Spontanément, j'ai eu envie de réaliser une grande pièce.

J'ai saisi un bâton afin d'allonger mon pinceau et pouvoir peindre sur ce mur gigantesque. Voici ce que j'ai écrit : « Be alone. Listen the sound of the sea. Dance » Je me trouvais sur une plage éloignée, sauvage, j'ai pensé aux personnes qui pourraient arriver par la mer et voir ce message. Je les imaginais entrain de danser. Je pensais au moment de solitude qu'ils auraient, de retrouvailles avec eux même, dans cet espace presque désert. J'ai réalisé d'autres inscriptions à mon retour en Arménie, d'autres messages. Notamment ce fameux jour où nous étions sortis d'Erevan pour passer la journée au bord de la rivière. Ce cours d'eau a été divisé en deux par une entreprise de sorte à ce qu'une partie de l'eau s'écoule dans de grands tubes en béton et qu'elle produise de l'électricité. Des mètres et des mètres de tube.



# LISTEN TO THE SOUND

Sur l'un d'eux j'ai inscrit : « Listen to the sound of the river. Dance ». Une incitation à écouter l'eau qui s'écoule dans le tube, essayer du moins... Ces tubes rompent totalement le cycle, le rythme naturel, je trouve ça triste. Ces quelques mots y apporte peut être un peu de poésie.

LR : Comment est-ce que tu t'en sors pour vivre ici en tant qu'artiste?

LG : Ce n'est pas évident. Lorsque je réalise mes toiles, je ne pense pas à les vendre. Je pense d'ailleurs qu'elles n'intéresseraient pas beaucoup de collectionneurs. Elles sont assez sombres et des gens n'auraient pas forcément envie de les exposer chez eux. Pour gagner ma vie, je réalise des illustrations pour des livres, avec une agence installée à NY, des livres jeunesse notamment.

---

Peu de temps après cette rencontre, les œuvres de Lussine GHUKASYAN ont été présentées au Festival urbain d'Erevan, une collaboration initiée par la Galerie Visual Gap et l'Institut Goethe en partenariat avec l'ambassade d'Allemagne, où Lussine a participé à des ateliers menés par un groupe d'artistes d'Hambourg, en Allemagne.

Crédits photographiques : Lussine GHUKASYAN

